

Danse. En un mois, sous l'impulsion de Boris Charmatz, *Entraînements* a irrigué Paris et sa banlieue avec une série d'actions «sauvages» et intermittentes.

La ronde des objets dansants non identifiés

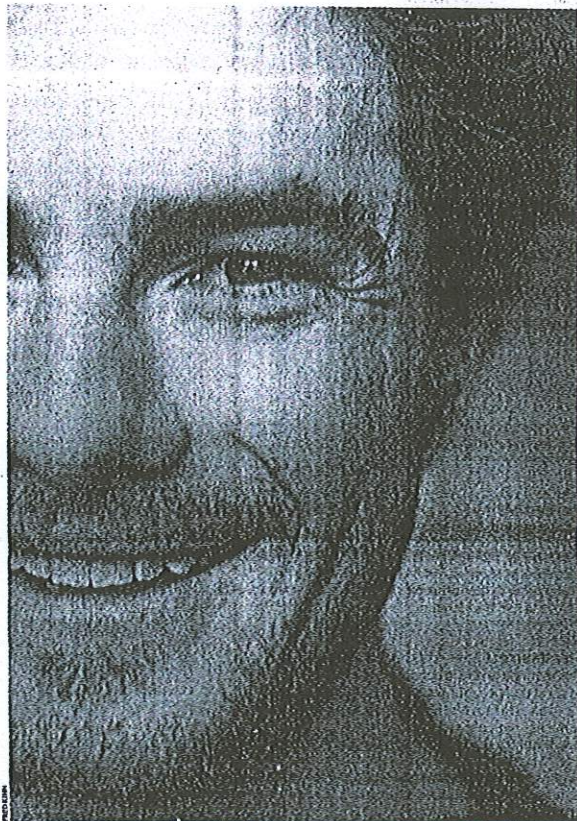
Il ne s'agit pas à proprement parler d'un classique festival de danse, mais d'une série d'interventions «sauvages» projetées sur Paris et sa proche banlieue (1). Avec *Entraînements*, initiative pilotée par le chorégraphe Boris Charmatz, la danse contemporaine sort des sentiers battus et s'invite là où on ne l'attend pas: dans les locaux du conseil général de Seine-Saint-Denis, dans un atelier d'ébénisterie, dans une école d'arts appliqués. C'est là l'une des propositions – il en existe huit en tout – de cette manifestation décidément pas comme les autres, qui porte d'ailleurs en sous-titre «Dances pour ceux qui n'ont rien demandé». Une autre proposition tout aussi insolite, «Dances à ne pas voir», est conçue sous la forme d'un spectacle pour voyants et non-voyants, les mouvements chorégraphiés étant miauteusement décrits pour ceux qui ne peuvent les voir.

Entraînements enseigne, bouscule, déstabilise. Le programme, étalé sur un mois, a été imaginé en tant que lutte contre la transformation de la danse en objet de consommation. Boris Charmatz s'en explique ici.

Quel sens a pour vous *Entraînements*?

Boris Charmatz. Le point de départ en remonte à un an et demi. Nous avions les pires difficultés à monter *Héâtre-télévision*, spectacle particulièrement cinglé puisque visible par une seule personne à la fois. J'en ai parlé à Joachim Gerstmeier qui s'occupe de Siemens Arts Program, et qui a aimé, justement, l'aspect compliqué de la chose. Il a voulu collaborer à sa manière, même si la Siemens Arts Program ne produit pas. Nous étions aux lendemains de l'élection présidentielle qui a porté Jacques Chirac au pouvoir avec 82% des voix. Nous avons voulu mettre l'occasion à profit pour organiser, à la va-vite, un événement que nous voulions réactif et basé sur des actions intimes. Il est difficile de concevoir à Paris des spectacles de cette sorte, même dans des lieux à petite jauge, comme le Bateau Phare avec son public d'amateurs éclairés. Le public de la danse est toujours plus ou moins le même. On voulait donc proposer des petites formules, par exemple à Roanne. Seulement nous étions tous épuisés, et l'idée a donc été repoussée d'un an. Aujourd'hui, *Entraînements* tombe à pic, en pleine crise des intermittents. La formule est assez souple pour s'adapter à toutes nos humeurs.

Ce n'est pas un festival de



Le chorégraphe a «voulu importer la danse sur des terres inconnues et inconfortables».

spectacles mais cela nous permet de faire part de nos préoccupations actuelles, l'intermittence au premier chef. La compétition cinématographique, qui fait partie du programme, a été l'occasion de montrer le film *Virus 31*, qui retrace efficacement les luttes de cet été. D'autres projections avaient pour but de susciter un travail de création en images sur le corps au travail. Je participe à un Atelier de création radiophonique sur France-Culture autour de l'objet de la grève. Je m'inspire, entre autres, du photographe Jean-Luc Moulou, qui a œuvré sur l'histoire du mouvement ouvrier et sur les objets détournés lors du travail à la chaîne. Objets sabordés. *Entraînements* nous force à réfléchir en temps réel et à réagir sur le coup.

Nous avons donc créé une association avec la Siemens Arts Program, dans le dessein de tout faire, sauf du spectacle au sens traditionnel du mot,

dont Paris ne manque pas. Nous avons voulu importer la danse sur des terres inconnues, le plus souvent inconfortables: la radio ou encore l'espace public, avec les expériences de William Forsythe. Ce grand chorégraphe, qui sait faire vivre un ballet, a voulu créer des formes pour les gens de la rue, créant ainsi des impulsions esthétiques neuves.

Nous avons également travaillé avec des aveugles. Je pense à Philippe Bayeul, qui est accordeur de piano, comme beaucoup le sont. Il nous semblait dommage que cet homme ne puisse voir, à sa manière, mon spectacle *Héâtre-télévision*, auquel il a beaucoup apporté. Nous avons tenté de créer une version du spectacle en «audio-visual» destinée aux non-voyants. Les aveugles apprécient ce procédé. Ils sont ouverts à cette technique complexe car elle implique une singulière façon de décrire à eux réservés. Il est des choses qu'ils

veulent entendre et d'autres qu'ils préfèrent qu'on leur suggère. Séverine Skiersky s'est chargée de ce travail avec Julia Cima.

Entraînements explore des directions différentes.

Boris Charmatz. À l'autre échelle du spectre il y a en effet ce fameux projet de danse contemporaine pour «les gens qui n'ont rien demandé». Ce sont de petits spectacles improvisés. Au conseil général de Seine-Saint-Denis, sans que personne sache qui nous étions, nous nous sommes assis autour de la table lors d'une réunion sur «Patrimoine et culture». Il y a eu des crises de fou rire et des crises de larmes. Une autre fois, nous avons fait irruption dans l'atelier bois d'un lycée technique. Nous cherchons la confrontation. Nous pénétrons dans un bureau, nous fermons la porte. Personne n'est au courant, sauf le responsable de l'atelier. Les gens sont à leur travail. Ce sont des situations

souvent limitées pour improviser car il n'y a pas de place pour bouger. Si on sent du répondant, on va plus loin. On met gentiment à sac le bureau, on déplace des objets. Je me rappelle que les élèves du lycée technique savaient du bois pendant notre intervention. Ils n'osaient pas nous regarder, mais certains nous ont parlé. Nous devons bouger, tout en discutant avec ceux qui le demandent. L'ensemble demeure plutôt sauvage, imprévisible, radical. Nous allons vers des gens qui ignorent tout de la danse contemporaine. Aucun ne connaissait Steve Paxton, avec qui j'ai improvisé sous leurs yeux. Nous ne sommes pas dans un but de «sensibilisation».

Il y a dans nos actions quelque chose de brut, de violent. Il nous faut la plus grande ouverture d'esprit qui se puisse imaginer. Rien n'est bétonné. Dans une école d'arts appliqués, les élèves travaillaient sur du raphia et des laniages. Nous avons dansé en tournant autour du modèle. Nous nous sommes, en quelque sorte, greffés sur le cours.

Vous êtes membre de la Coordination des intermittents d'Ile-de-France. Que signifie pour vous l'intermittence?

Boris Charmatz. Le statut d'intermittent m'a toujours permis de travailler comme je le désirais. Grâce à lui, j'ai pu à la fois réaliser des projets, notamment un duo avec Dimitri Chamblas, poursuivre des études d'histoire de l'art et travailler au sein de compagnies importantes. Si j'avais été engagé deux ans chez Régine Chopinot, j'aurais dû faire de la «sensibilisation» alors que je n'en avais pas l'envie. Savoir qu'on est payé pendant un an même si le travail fourni n'est pas public, cela permet de rester dans le métier. Les danseuses ont ainsi un certain confort de vie qui leur permet d'avoir des enfants. Cela n'existe pas dans le reste de l'Europe, même là où l'on trouve un semblant de politique culturelle. Si la danse en France a connu un tel développement et a eu un tel impact durant les vingt dernières années, c'est grâce à ce statut de l'intermittence.

Ma réaction est d'emblée plus celle de l'artiste que du citoyen. Il y a de la manière dont nous pratiquons notre travail, avec des projets extrêmement différenciés au sein d'économies fluctuantes. On peut de la sorte voir les mêmes artistes à La Ménagerie de verre et aux Jeux Olympiques d'Albertville. Le statut de l'intermittence...

... permet de ne pas avoir de coupure sociale entre les grosses compagnies et les autres.

En tant que membre de la coordination, j'ai pu lire le protocole d'accord le soir même de la signature. Nous avons approché la CFDT et nous nous sommes rendu compte que ses représentants ne savaient même pas ce qu'ils avaient signé. Le document a nécessité un énorme travail de déchiffrage. J'ai été de ceux qui ont appelé à la grève. Nous n'avons pas perdu. Le protocole n'est pas encore appliqué. Il faut se battre plus largement avec l'ensemble des gens des secteurs de la recherche, de l'éducation, de la santé, et au niveau local, national, européen. Les périodes de crise sont de grands moments de créativité. Il existe un déchirement, certes, mais c'est aussi l'opportunité de repenser nos pratiques.

Pendant longtemps on a réalisé des spectacles dans lesquels existait un fort lien avec le politique. Il nous faut aujourd'hui repenser la politique et l'art et la manière de prendre la parole. Il nous faut pouvoir analyser le vocabulaire de l'organisation mondiale du commerce et tous ces textes confus qui régissent nos vies. Le chantier est immense. Les spectacles vont se transformer, même si *le Soulier de satin* demeure à jamais *le Soulier de satin*. Il faut enfin poursuivre la liaison avec les gens de l'audiovisuel, du théâtre, du cinéma.

Que pensez-vous des assises de la culture prônées par le ministère?

Boris Charmatz. Je ne serai pas invité. La plupart des artistes indépendants qui vivent de l'intermittence ne sont pas consultés, à l'inverse des grandes institutions qui réclament des moyens pour obtenir la permanence des équipes artistiques. Cela me semble dépassé. Si c'est ce dont on rêve, on peut le réaliser sans difficulté: la décision de faire des groupes de travail, des tribus artistiques fermées, n'est pas chose impossible à fabriquer. Cela peut même s'envisager indépendamment des moyens financiers. Les assises ne compteront pas. Certains disent qu'il faut y aller, quitte à manifester son désaccord. Ce n'est pas en trois jours qu'un vieux lapin râpé va sortir du chapeau.

Le budget de la culture n'est-il pas en augmentation?

Boris Charmatz. On note une légère augmentation de 5%, mais sans aucune philosophie. L'État se désengage de tout. Le budget augmente, certes, tant mieux. N'oublions pas que cela fait suite à plus de dix années de baisse. Les mêmes personnes qui portent les coups mettent soudain du baume sur les plaies. Ce n'est pas ça qui va calmer les intermittents, exclus d'office.

Propos recueillis par
Muriel Steinmetz

(1) Entraînements
(www.entraînements.net),
série d'actions artistiques,
c'était du 1^{er} septembre
au 5 octobre 2003.